LES POÈTES

SANS SOUCIS,

OU

LAISNEZ ET LAMONNOYE,

VAUDEVILLE ANECDOTIQUE,

EN UN ACTE,

Charles Augustin Nicolas

Par MM. SEWRIN et LE FRANC.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, Boulevard Montmartre, le 18 *Janvier* 1808.

PRIX : 1 franc 20 c. (24 s.).

A PARIS,

Chez Madame CAVANAGH, Libraire du Théatre des Variétés, Passage du Panorama, N°. 5, près du Boulevard.

1808.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LAISNEZ, auteur de poésies fugitives.	M. BOSQUIER-GAVAUDAN.
LAMONNOYE, poète et correcteur de la Chambre des Comptes de Dijon.	M. DUBOIS.
M. FAUTRIER, intendant du Hainault, et secrétaire de M. de Louvois.	M. AUBERTIN.
MAD. CLAIRET, tenant maison de marchand de vin-trait.	MAD. MENGOZZI.
NICOLE, sa fille.	Mlle. PAULINE.
DOUCERET, jeune homme de Beaune, et prétendu de Nicole.	M. LIÉS.
Le capitaine RIVARIN, ancien marin.	M. BLONDIN.
UN COMMISSAIRE.	M. VAUXDORÉ.

Plusieurs parens et parentes de Madame Clairet.

La scène est à Paris dans le sallon d'un traiteur ; ce sallon est supposé servir souvent à des artistes.

A gauche du théatre une croisée donne sur la rue ; à côté de la croisée est une fontaine assez légère en apparence, pour que deux personnes la lèvent et la vident dans la rue ; une table, un banc de bois, des instrumens, de la musique ; un tableau sur un chevalet, des palettes, des pinceaux, une boîte à couleurs ; une porte dans le fond et une du côté droit.

La partition se trouve chez M. GILBERT, chef de l'Orchestre, rue de la Vrillère, N°. 4, A PARIS.

LES POÈTES SANS SOUCIS.

SCENE PREMIERE.

DOUCERET, *seul.*

Comme Paris est grand ! et encore je n'ai vu que la rivière... Mais c'est qu'en débarquant par le coche, au port Saint-Nicolas, on apperçoit des maisons.. des maisons... des clochers, des clochers à perte de vue ! C'est bien vrai ce qu'on m'a dit, que Beaune et Dijon danseraient dans Paris... Eh ? qu'est-ce qui n'aurait pas envie d'y danser ? on y est si gai, si aimable, si spirituel.... Ce n'est pas pour çà, cependant, que je viens de Beaune, mais pour epouser mam'selle Nicole, fille de M. Clairet. pâtissier, traiteur et cabaretier ; çà fait trois bons états., pâtissier surtout ! je serai là dans mon élément ! Oui, mais mon mariage ne peut arriver qu'avec mes tonneaux qui sont sur la rivière. Madame Clairet ne veut rien terminer, m'a-t-elle écrit, que mon vin ne soit débarqué, vendu, et que les mille écus ne soient réalisés.

SCENE II.

DOUCERET, NICOLE.

NICOLE, *ouvrant la porte.*

Qui donc est ici ?.. Eh ! c'est vous, M. Douceret ? Oh ! que je vous attendais avec impatience.

DOUCERET.

Vous me reconnaissez donc, mam'selle ?

NICOLE.

Quand on a vendangé ensemble, on n'oublie pas le raisin de Beaune.

DOUCERET.

Et moi je vous ai reconnue avant de vous voir.

NICOLE.

Comment donc ?

DOUCERET.

A l'enseigne de votre maison... au Soleil d'argent.

NICOLE.

Air *du vaudeville des Vélocifères.*

L'astre auquel vous me comparez,
De mes traits n'offre point l'image ;
C'est à vous, quand vous vous montrez
Qu'on devrait tenir ce langage.
Cet astre brillant et vermeil,
C'est vous qui l'avez pour emblême,
Un Beaunois, comme le soleil, (*bis.*)
Ne peut ressembler qu'à lui-même.

DOUCERET.

Vous êtes bien bonne... Vous ne le croiriez pas, nos vins ont encore plus de réputation que nous.

NICOLE.

On aime les uns, monsieur..

DOUCERET.

Oui, et on boit les autres.

NICOLE.

Mais qu'est-ce donc que vous portez dans ce panier?

DOUCERET *lui présentant le panier, et soulevant les feuilles qui sont dessus.*

Entrez dans la vigne, mam'selle.

NICOLE.

Que vois-je? du chasselas!..

Air : *c'est la petite Thérèse.*

C'est pour moi cette vendange
Que vous portez à Paris?

DOUCERET.

C'est pour vous seule, mon ange,
Que ces raisins sont muris:
Certe à mes soins rien n'échappe,
Sans vous déranger de là,
Vous pouvez mordre à la grappe
Dans la vigne de papa.

NICOLE.

C'est une jolie attention.

DOUCERET.

Vous en verrez bien d'autres.

NICOLE.

Que vous êtes galant!

DOUCERET.

C'est le voyage par le coche qui m'a formé. Nous nous étions rassemblés. quelques gens d'esprit, dans une chambre séparée... un marchand de bœufs.. un procureur, une basse-taille de la cathédrale de Sens; puis M. (*Il ôte son chapeau.*) de Lamonnoye, correcteur de la chambre des comptes de Dijon, un homme charmant, bon vivant, sans soucis, chantant et faisant la petite chanson, le verre à la main. Il va venir à votre auberge pour y chercher un de ses amis logé chez vous.

NICOLE.

Oh! je parie que c'est M. Laisnez? un bien drôle de corps. Il est ici dans le moment; mais qui sait où il couchera ce soir? Il est descendu chez nous en robe de chambre, portant avec lui une cassette qu'il ne quitte jamais. C'est apparemment sa fortune en papier, car elle est bien légère.

DAUCERET.

Ou peut-être des chansons, dont il se mêle aussi ; car, d'après le portrait que M. Delamonnoye nous a fait, dans le coche, de son ami, je les crois tous deux de la même trempe.

NICOLE.

Je ne sais pas ce qu'il est ; mais sa manie est de ne jamais dire son logement, d'en changer sans cesse, et son plaisir d'être à table tant que le jour dure... On n'a jamais connu personne aimant plus sa liberté... Tenez, c'est lui.. entendez-le chanter.

LAISNEZ, *derrière le théatre.*

Chantons l'amour et les plaisirs.

DOUCERET, *regardant le salon.*

Vous donnez dans les arts, il me paraît mam'selle ?

NICOLE.

Non, monsieur ; mais souvent des artistes, des auteurs viennent passer la journée chez nous ; et pendant qu'on prépare le repas, les uns dessinent, les autres font de la musique, de sorte qu'il y a toujours ici des verres, des instrumens, des bouteilles et des pinceaux.

DOUCERET.

Je suis enchanté de çà. Je vois que nous tiendrons ensemble une maison qui sera comme était celle de mon papa, le rendez-vous des hommes aimables. Je me mettrai à la tête de tout çà moi, et je vous réponds qu'on parlera de nous

NICOLE.

Voici l'heure où M. Laisnez descend ordinairement dans ce salon, quand il loge ici.

Air *du Vaudeville de monsieur Guillaume.*

Pour lui laisser liberté toute entière,
Il faut nous retirer, je croi,
Je vais vous conduire à ma mère,
Monsieur Douceret, suivez-moi. *(bis.)*

DOUCERET.

Vous suivre n'est pas nécessaire,
Je connais assez mon chemin,
Mais devant vous je passerai, ma chère...

(*Il passe devant elle, et se retourne tout à coup, en lui offrant galamment la main.*)

Pour vous donner la main, (3 *fois.*)

(*ils vont pour sortir*)

SCENE III.

Les mêmes, LE CAPITAINE RIVARIN.

LE CAPITAINE, *entrant d'un air bruque.*

Mademoiselle... un moment, je vous prie...

NICOLE.

Eh mon dieu, qu'est-ce donc que ce monsieur là ?

DOUCERET.

Je ne sais.

LE CAPITAINE.

Répondez... n'est-ce pas ici que se rassemble d'ordinaire une société de fous, d'originaux .. qu'on appelle... gens d'esprit ?

DOUCERET.

Est-ce à moi que M. voudrait parler ?

LE CAPITAINE.

Non, corbleu ! vous n'êtes qu'un blanc-bec vous, et celui que je cherche a la soixantaine bien comptée ; c'est en un mot mon très honoré beau-frère, M. Laisnez.

DOUCERET.

Sortons, mademoiselle, car en vérité ce monsieur a un choix d'épithètes...

LE CAPITAINE.

Morbleu ! me prenez-vous pour un marin d'eau douce ? point de verbiage... on m'a dit que M. Laisnez était chez vous, et je l'attends.

NICOLE.

Monsieur, le voici... (*à Douceret.*) Sauvons nous.

SCENE IV.

LAISNEZ, LE CAPITAINE.

LAISNEZ, *entre en dansant; il a sa cassette passée en sautoir, et pendue à son côté.*

Air : *Enfans de la Provence.*

Enfans de la folie
Avec gaité toujours
Du fleuve de la vie
Il faut suivre le cours.

LE CAPITAINE.

Ah ! je vous trouve enfin.

LAISNEZ.

Bonjour, capitaine.

Oui, sans soucis et sans tourment
Il faut le descendre gaîment,
Oui gaîment,
Toujours gaiment.
Il faut le descendre gaiment, *bis.*

LE CAPITAINE.

Me ferez-vous l'honneur de me dire, mon cher beau-frère...

LAISNEZ.

Survient-il quelque gêne,
Quelqu'embarras ou peine,

Tout s'oublie en buvant,
Danser, chanter, voilà, voila mon talisman.

LE CAPITAINE.

M'écouterez-vous ?

LAISNEZ.

Par un gai, gai, gai, par un flon flon,
Ou quelqu'autre refrain,
Par un gai, gai, gai, par un flon flon,
Moi je me mets en train;
La chanson, le bon vin;
Amis, dissipent le chagrin.

LE CAPITAINE.

Je n'y tiens plus!

LAISNEZ *dansant autour de lui.*

Enfant de la folie,
C'est ainsi que toujours,
Du fleuve de la vie,
Je veux suivre le cours.
Oui, sans soucis et sans tourment
Je veux le descendre gaiment
Oui gaiment
Toujours gaiment
Je veux le descendre gaiment, [*bis*]

LE CAPITAINE.

Si vous n'étiez mon frère...

LAISNEZ.

Parlons raison, maintenant capitaine.

LE CAPITAINE.

Etes-vous en état de l'écouter?

LAISNEZ.

Etes-vous en état de la faire entendre!

LE CAPITAINE.

Ne devriez-vous pas rougir .. Vous, fait pour avoir un rang, de la considération dans le monde, vous vous livrez aux extravagances d'un jeune homme.

LAISNEZ.

Je n'apperçois pas la vieillesse.

LE CAPITAINE.

Il y a huit jours, monsieur, que je cours tout Paris pour vous chercher.

LAISNEZ.

Je n'ai pas couru huit jours pour vous trouver.

LE CAPITAINE.

Et je vous surprends... où ? dans un cabaret!

LAISNEZ.

C'est le verre en main que se traitent les affaires les plus sérieuses.

LE CAPITAINE.

Cette mise ridicule...

LAISNEZ.

Légère !.. comme l'esprit qu'elle enveloppe.

LE CAPITAINE.

Cette boîte... N'avez-vous pas l'air d'un marchand d'orviétan ?

LAISNEZ, *la plaçant sur la table.*

Il y a là dedans mes espérances, mon avenir, mes titres à l'immortalité.. des madrigaux et des chansons...

LE CAPITAINE.

Corbleu ! livrez moi toutes ces paperasses... elles seront bonnes à allumer ma pipe.

LAISNEZ.

Vous me survivrez, capitaine, vous en hériterez un jour.

LE CAPITAINE *voulant s'emparer de la boîte, Laisnez saute dessus et la serre entre ses mains.*

Si vous m'en croyez, nous jetterons d'avance tout l'héritage au feu.

LAISNEZ.

Mes enfans ! cruel ! mes enfans ! la consolation de leur père !

Air : *Un jour Guillot.*

Abraham, par obéissance,
Au moment d'immoler son fils,
Du ciel éprouva la clémence,
Et son serment lui fût remis ;
Satisfaite de son courage,
Une main bienfaisante et sage ;
Retint le funeste couteau,
Vous, d'un enfant qui me soulage,
Vous voulez être le bourreau.

LE CAPITAINE.

Vous mêlez...

LAISNEZ.

Le plaisant au sévère, c'est le précepte de Boileau.

LE CAPITAINE.

Je ne suis pas du tout plaisant, moi, je vous en avertis, et moi je viens vous dire, au nom de votre famille, de votre sœur, dont je suis le mari, que si vous ne renoncez à la vie que vous menez, vous renoncerez aussi à leur amitié.

LAISNEZ.

Et que me reproche-t'on ?

LE CAPITAINE.

Tout !

LAISNEZ.

Rien que cela ?

LE CAPITAINE.

Vos désordres ! vos folies, vos liaisons, un genre d'oc-

cupation qui ne mène à rien. Corbleu ! reprenez un état solide, et pour votre gloire, ne faites plus courir, par la ville, des sottises ou des futilités semblables.

(Il lui montre un papier.)

LAISNEZ.

Que vois-je ?... vous appelez cela des futilités.... mes couplets sur les saisons, couplets que je place toujours devant moi, sur la muraille, en guise de thermomètre !.... Mais, capitaine, les avez-vous lus seulement ?

LE CAPITAINE.

Eh ! je m'occupe bien de pareilles balivernes !

(Il lui jette le papier.)

LAISNEZ, *le ramassant.*

Mais écoutez-les, que je vous les chante !.. et ne me jugez, au moins, qu'avec connaissance de cause.

LE CAPITAINE.

Quelle patience il me faut !

LAISNEZ.

Air : *Vous avez surpris des regrets.*

Nous voyons, pendant trois saisons,
Briller la corbeille de Flore,
L'hyver seul privé de ses dons,
En vain les demande à l'Aurore.
Mais souvent au reflet du feu,
Près la pudeur qui se colore,
L'amour, cherchant un tendre aveu, } (*bis.*)
Trouve des fleurs à faire éclore.

LE CAPITAINE.

Eh bien, je...

LAISNEZ, *l'arrêtant.*

Ce n'est pas tout.

même air.

L'amour aime ces douces fleurs,
Qui naissent au milieu des glaces ;
Il vient respirer leurs odeurs,
Il retrouve toujours leurs traces.
A l'abri des frimats de l'air,
L'amour n'a pas besoin de Flore ;
Les baisers sont les fleurs d'hiver, } *bis.*
Que son souffle sait faire éclore.

LE CAPITAINE.

Vous ne me persuaderez pas.

Air : *Je connais un berger discret.*

L'amour !.. de ce mot franchement
Je m'éconnais l'usage.

LAISNEZ.

Vous êtes donc bien ignorant ?
Je vous plains, c'est dommage !

Il parcourt, comme le zéphyr,
Toute la mappemonde;
Son âge, celui du plaisir
Touche au berceau du monde.

LE CAPITAINE.

Je n'entends rien à toutes vos belles phrases; votre sœur trouve vos ouvrages trop licencieux, et je viens pour vous faire consentir à les brûler.

LAISNEZ, *d'un ton tragique.*

M'ôter mon bonheur, mes richessses!..
Vous m'ôteriez plutôt le jour!

LE CAPITAINE.

Air : *femmes voulez-vous éprouver?*

C'est donc là votre dernier mot,
Aux avis vous fermez l'oreille?

LAISNEZ.

Je ne veux pas fermer si tôt
Mon œil que le plaisir éveille;
Quand vous bruleriez ces tableaux,
Que condamne votre censure,
Pourriez-vous bruler les pinceaux
Que j'ai reçus de la nature. *(bis.)*

SCENE V.

Les mêmes, NICOLE.

NICOLE, *rentrant comme pour chercher quelque chose.*

Air *de* M. *Musard.*

En amour comme en voyage,
Choisissons le plus court chemin,
Suivons le précepte du sage,
Ne remettons rien à demain.

Oh! mon Dieu! Messieurs, je vous dérange peut-être.

LAINEZ.

Non, Non, aimable Nicole.

LE CAPITAINE.

Vous l'entendez; la vérité sort de la bouche de cet enfant: suivons le précepte du sage....

LAINEZ.

En amour, a dit la jeune fille inspirée.... Entendez-vous, monsieur mon beau-frère; mais supposons que vous soyiez sourd, convenez que vous seriez fâché d'être aveugle.... Comme elle est jolie! hein?....

Air *de la walse sautée.*

Encore une fois,
Viens à ma voix,
Dieu de Cithère.
Viens amour, et sois
Mon patron encore une fois.

LE CAPITAINE, *à part, et guettant le moment d'enlever la cassette.*

Ris, mais sur ma foi,
Je t'y prendrai, mon cher beau-frère,
Et je saurai, moi,
Te forcer de songer à toi.

NICOLE, *se défendant, en riant des cajoleries de Laisnez.*

Monsieur, laissez-moi,
Vous allez me mettre en colere;
Sachez que je doi,
Dès demain engager ma foi.

LE CAPITAINE, *pendant que Laisnez s'amuse avec Nicole.*

Usons de mon droit,
Je suis capitaine corsaire,
Usons de mon droit,
Cette prise est de bonne aloi!

(*Le capitaine se sauve en emportant la cassette.*)

SCENE VI.

LAISNEZ, NICOLE.

LAISNEZ.

L'aimable minois,
Cet œil, un tant soit peu sévère,
Inspire cent fois,
Ce qu'on dit la première fois.

(*Il se met à walser avec Nicole.*)

ENSEMBLE.

NICOLE.

Monsieur, laissez-moi, etc.

LAISNEZ.

Encore une fois, etc.

(*Il walse jusqu'à ce que la tête lui tourne; alors il s'asseoit sur le banc*). Ma foi, la belle enfant, je ne sais si c'est vous ou mon âge qui me fait tourner la tête; mais.... (*ses yeux se tournent vers la table; il n'y aperçoit plus sa cassette*). Ma cassette !... ô ciel ! le capitaine aura emporté ma cassette.... (*Il court à la fenêtre et crie*): Au voleur! au voleur ! arrêtez ! arrêtez ! Ah! mon Dieu ! c'est toi, mon cher Lamonnoye !... Le ciel t'envoie à mon aide.... Arrête mon beau-frère le corsaire..... Au voleur ! au voleur ! (1)

(*On entend crier dans la rue :* Au voleur ! *Nicole crie comme les autres*).

SCENE VII.

Les mêmes, Mad. CLAIRET et DOUCERET.

MAD. CLAIRET, *criant.*

Un voleur introduit dans ma maison !

Air, *le port mahon est pris.*

Quel est donc ce tapage?

LAISNEZ, *à la fenêtre.*

Un diable !... un traître ! ah ! vraiment j'enrage!

(1) Ce trait est historique.

Voulant me rendre sage,
Vient d'emporter mon bien.

MAD. CLAIRET ET DOUCERET.

Quoi ! son bien ?

NICOLE.

Oui, son bien.

LAISNEZ.

Oui, mon bien ;
Mais voilà les voisins,
Qui lui serrent les mains,
On va le mettre en cage,
Et mon ami, vengeant mon outrage,
Ici, de son courage,
Me rapporte le prix.

SCENE VIII.

Les mêmes, LAMONNOYE, *paraissant avec un air de triomphe, et tenant la cassette en l'air.*

LAMONNOYE.

Il est pris !

TOUS, *avec joie.*

Il est pris, il est pris.

LAINEZ, *sautant au cou de Lamonnoye.*

Ah ! mon ami ; oui, c'est la Providence qui t'a fait partir exprès par le coche pour sauver mon trésor.

LAMONNOYE.

Permets à Oreste d'embrasser Pilade.

MAD. CLAIRET.

Comment ! toute votre fortune était là.... C'est donc bien lourd ?

LAISNEZ.

Pesez un peu.

MAD. CLAIRET.

Eh, mon Dieu ! c'est léger comme une plume.

LAMONNOYE.

C'est que c'en est aussi.

MAD. CLAIRET.

Allons, vous voulez rire. Au reste, si ce sont des billets de Law, ça ne vaut pas mieux.

LAMONNOYE.

J'en sais quelque chose ; je suis ruiné. (*Il rit*). Ah ! ah ! Mon pauvre Laisnez... embrassons-nous donc encore !

LAINEZ.

Je t'attendais... avec impatience, tu le vois... (*Il lui*

montre une lettre ouverte.) Malgré l'invitation que M. le duc m'a fait de venir dîner avec lui.

LAMONNOYE.

Tu as refusé ?

LAISNEZ.

Je l'ai remercié, en disant que cinq ou six personnes m'attendaient dans un cabaret et que son altesse royale aurait mauvaise opinion de moi, si elle apprenait que j'eusse manqué à mes amis.

LAMONNOYE.

Voilà une conduite digne de moi.

LAISNEZ.

A propos... vîte, un repas superbe, madame Clairet... songez que vous avez chez vous, M. Bernard de Lamonnoye, correcteur de la chambre des comptes de Dijon, poète distingué, auteur du Duel aboli et des Noëls Bourguignons.

LAMONNOYE.

Madame, songez que vous avez chez vous, M. Alexandre Laisnez, auteur recommandable que la renommée place à côté des Chapelle et des Chaulieu.

LAISNEZ.

C'est çà, mon ami, faisons nous valoir.

MAD. CLAIRET.

C'est bien de l'honneur pour moi; assurément d'avoir à traiter des gens de votre mérite. (*à part.*) Ils sont fort aimables.

DOUCERET, *à part à Laisnez.*

Monsieur, vous paraissez avoir du crédit...

LAISNEZ.

Du crédit !

DOUCERET.

Oui, je veux dire de l'empire sur l'esprit de madame Clairet. Parlez-lui donc pour nous; tâchez qu'elle hâte un peu mon mariage avec sa fille.

LAISNEZ.

Votre mariage !.. quand voulez-vous qu'il se fasse ?

DOUCERET.

O mon dieu !... ce soir même si c'était possible, je suis tout prêt, moi.

LAISNEZ.

Eh ! bien, soyez tranquille, il se fera.

MAD. CLAIRET.

Je devine ce qu'il vous dit là; mais je le répète, il faut que son vin soit débarqué, vendu, payé... les mille écus et je signe.

LAISNEZ.

Madame Clairet, je suis un acheteur. (*à part à Lamon-*

noye.) Mon ami, voilà une belle occasion de faire notre provision de vin.

LAMONNOYE.

Avec quoi?

LAISNEZ.

Un correcteur de la chambre de Dijon, a un nom imposant. Je fais des billets à trois mois de date, tu les endosses, madame Clairet les accepte, la noce se fait, nous passons une soirée joyeuse..

LAMONNOYE.

Et qui payera les billets?

LAISNEZ.

Apollon... n'ai-je donc pas ma cassette?

LAMONNOYE.

Touche là.

LAISNEZ.

Faisons d'abord un doigt de cour à notre hôtesse... hein! le repas n'en sera que meilleur.

LAMONNOYE.

C'est dit.

MAD. CLAIRET, *à part.*

C'est surtout M. Laisnez qui semble toujours me lancer des œillades.

LAISNEZ.

En vérité, madame Clairet, comment avec une physionomie aussi fraîche, restez-vous veuve?

MAD. CLAIRET, *à part.*

Comment? est-ce que je lui plairais? (*Haut.*) Nicole, va voir s'il est arrivé des voyageurs. (*à Douceret.*) Et toi, mon garçon, va donc au port St.-Nicolas.

DOUCERET.

Oui, je cours bien vîte voir si mon mariage arrive.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

LAMONNOYE, LAISNEZ, Mad. CLAIRET.

MAD. CLAIRET.

Vous disiez donc, monsieur?

LAMONNOYE.

Que vous êtes charmante!

MAD. CLAIRET, *à Laisnez.*

Et vous, monsieur, qui êtes garçon?

LAISNEZ.

Que vous êtes appétissante!

MAD. CLAIRET.

Non, mais là franchement, M. Laisnez, comment me trouvez-vous?

LAISNEZ,

Air : *daignez m'épargner le reste.*

Parmi certain trait de beauté ,
Qui semble appeler la tendresse ;

LAMONNOYE.

Certain trait de sévérité,
Semble rappeler la sagesse ;

LAISNEZ.

Et puis, certain air de santé ,
Certain accent et certain geste...

MAD. CLAIRET.

S'il faut dire la vérité,
De mon printepms , sans vanité ,
Il me reste encor certain reste.

LAISNEZ , *avec enthousiasme.*

Certain reste!.. que dites-vous? (*à part.*) Vîte mon madrigal à madame Martel.

Air *du vaudeville de l'avare.*

Appèle, aux fêtes de Neptune,
Vit cent beautés qu'on admirait ,
Et prenant un trait de chacune ,
De Vénus il fit un portrait.
Sans cette recherche importune ,
Si quelque hasard plus heureux ,
Vous avait offerte à ses yeux.
Il n'en aurait employé qu'une.

MAD. CLAIRET, *d'un air modeste.*

Oh ! vous allez me faire rougir.

LAISNEZ.

Modestie d'auteur.

LAMONNOYE.

Raillerie à part, madame Clairet, il faut que l'orchestre de l'hyménée retentisse ce soir ici.

LAISNEZ.

Et nous paierons les violons.

LAMONNOYE.

Nous nous prions à la noce.

MAD. CLAIRET

La noce , de qui?

LAISNEZ.

De votre fille , de Nicole, avec le petit bourguignon.

MAD. CLAIRET.

De Nicole! (*à part.*) Je vois que ces messieurs ont voulu rire.

LAISNEZ , *bas à madame Clairet.*

Ecoutez , il faut marier ces jeunes gens... nous débarasser d'eux... Ensuite... vous m'entendez... (*haut*) la noce , ce soir; nous en faisons les frais, nous achetons le vin, décidez vous, demain il ne serait plus temps.

MAD. CLAIRET.

Vous menez les affaires avec une promptitude...

LAMONNOYE.

Comme nos plaisirs!

LAISNEZ.

Acceptez-vous?

MAD. CLAIRET.

Certainement que j'accepte

LAMONNOYE.

Silence encore aux enfans! nous voulons leur préparer une petite fête, et jouir de leur surprise.

SCENE IX.

Les mêmes, DOUCERET, *portant un broc.*

DOUCERET, *accourant.*

Bonne nouvelle! le bourgogne est arrivé, la barque embaume tout le port St-Nicolas.

LAISNEZ.

La barque embaume! entends-tu, confrère? la barque embaume.

DOUCERET.

Messieurs, en voilà un échantillon, je vous prie de goûter çà, vous m'en direz des nouvelles.

LAISNEZ.

Monsieur Douceret, nous vous prions à dîner.

DOUCERET.

Vous êtes bien bon!

LAISNEZ.

Et j'espère que vous en ferez les charmes.

DOUCERET.

Du dîner!... je me mettrai en quatre pour çà.

MAD. CLAIRET.

Viens avec moi, mon garçon; je vais te montrer ta chambre pour faire ta toilette.

LAISNEZ

N'oubliez pas de nous avertir quand tout sera prêt.

(*Mad. Clairet fait une grande révérence, et sort avec Douceret.*)

SCENE X.

LAMONNOYE, LAISNEZ.

LAMONNOYE.

Que le jour de notre réunion soit le signal de nouveaux plaisirs.

LAISNEZ.

En attendant le dîner, deux nobles chevaliers doivent

rompre une lance. (*Il lui jette le gant.*) Je défie ta muse.

LAMONNOYE, *ramassant le gant.*

J'accepte le défi... que ce sallon devienne le parnasse.

LAISNEZ, *avec feu.*

Que nos couplets divinissent tous les objets qu'il renferme.

LAMONNOYE.

La tâche est ingrate!

LAISNEZ.

Tout est possible au génie.

Air : *de Jean Monnet.*

Il faut qu'une noble ivresse
Force, par un beau courroux,
L'esprit du dieu du Permesse
A venir souffler sur nous.

(*il apperçoit une fontaine.*)

Heureux don !
Ce sallon
Me présente une fontaine ;
J'en veux faire l'hypocrêne
Pour enivrer Apollon. (3 *fois.*)

LAMONNOYE, *levant le couvercle de la fontaine.*)

De l'eau épurée ; la belle recette !

Biffe çà sur ton grimoire ;
Loin de m'inspirer des vers,
L'eau m'ôterait la mémoire
De tous mes couplets divers.
Pour un bain,
C'est certain,
J'aime l'eau de la rivière,
Ou quand la main de Glycère
La métamorphose en vin. (3 *fois.*)

LAISNEZ, *avec inspiration.*

Nous n'avons pas de Glycère ; mais c'est égal, le miracle dépend de nous. Aide-moi.

LAMONNOYE.

Je devine ton projet.

LAISNEZ.

Portons la sur la fenêtre ;
Qu'elle tombe à gros bouillons.
Vîte, faisons disparaître
Cet élément des poissons.
Ce fléau,
Du cerveau,
Aux passans faisons le boire...

LAMONNOIE.

Prudemment, veux-tu m'en croire,
Crions d'abord garre l'eau ! (3 *fois.*)

LAISNEZ, *lâchant un peu, la fontaine penche, et l'eau se renverse dans la rue.*

Elle m'a échappé.

LAMONNOYE, *se retirant avec Laisnez.*

Précisément, elle a coulé dans le panier du traiteur.

LAISNEZ.

Du traiteur.. (*Il tire sa montre.*) midi! c'est le dîner du commissaire.

LAMONNOYE.

Eh! bien, nous voilà frais!

LAISNEZ.

C'est son dîner qui l'est; mais qu'importe, suivons notre idée (*Il verse un broc de vin dans la fontaine.*)

LAMONNOYE, *se versant à boire, dans un verre, par le robinet de la fontaine.*

Air, *Ah! voilà la vie.*

Si la soif m'altère,
Que ce robinet
Verse dans mon verre
Maint joyeux couplet. (*Laisnez en fait autant.*)
Voilà la fontaine,
La Seine,
Bien saine;
Voilà l'hyppocrêne
Où Boileau buvait.

LAISNEZ et LAMONNOYE, *ensemble.*

Voilà la fontaine, etc.
(*Ils s'assoient.*)

LAISNEZ.

Ce banc, tout de bois qu'il est mérité aussi l'apothéose.

Air: *on dit qu'à quinze ans.*

Trinquons sur ce banc,
Ce siége est bien digne d'envie;
Oui, ce simple banc
Est poétique assurément.

LAMONNOYE.

Toute l'académie
N'en offrirait pas un pareil;
Le vin et la folie
Y chassent le sommeil.

ENSEMBLE.

Trinquons sur ce banc,
Ce siége est bien digne d'envie!
Oui, ce simple banc,
Est poétique assurément. (*Ils boivent.*

LAMONNOYE, *pressant Laisnez.*

Charmant!

LAISNEZ, *pressant Lamonnoye.*

Délicieux! . deux poètes qui se jette de l'encens; nous en sommes dignes, mon ami.

LAMONNOYE.

De quoi? de la folie?

LAISNEZ.

Eh! non, de l'académie.

(*ils parcourent tout le sallon.*)

N'oublions pas la fenêtre, les quai de Paris, c'est vraiment une lanterne magique! c'est là qu'on voit mille objets à chanter.

LAMONNOYE.

Oui, le dîner du commissaire, par exemple.

LAISNEZ, *en contemplation devant la fenêtre.*

Esprit matériel!

Air; *ah! que je sens d'impatience.*

Vois-tu dans cette fourmillière,
Que de gens fuyant le repos?
Vois-tu, comme une ombre légère,
Ces savans passer à grands flots?
Mondor, riche sans peine,
Sur un char se promène;
Il passe, et d'un vain bruit il remplit l'air.
Vois-tu cette jeune sirène,
Passer plus vîte que l'éclair?
Entends-tu par là,
Comme on se bat là,
Comme on chante là?
Ce carrosse là
Vous écrasera.
(*Il imite les cris du cocher.*)
Garre là,
Garre là,
Garre là.

Des culbutes, des charettes versées, des parapluies qui s'accrochent, des robes que le vent met à la voile, des fous des sages, des philosophes et des bigots... Eh! bien voilà la vie, mon ami!..

L'on passe (*bis.*) sans savoir où l'on va.

LAMONNOYE, *regardant.*

O ciel! et moi je vois le commissaire qui entre ici.

LAISNEZ.

Le commissaire!

LAMONNOYE.

Un commissaire à moi, correcteur de la chambre des comptes!

LAISNEZ.

A moi, qui ne veux pas être corrigé!

LAMONNOYE.

N'importe, qu'il vienne! vîte, prends ces ciseaux, ce

papier noir... à genoux... en attitude ! et découpe moi le commissaire, en silhouette ; moi je suis ici, et je le chante.

(*le commissaire entre.*)

SCENE XI.

Les mêmes, LE COMMISSAIRE.

LAMONNOYE, *chantant, en voyant paraître le commissaire.*

Air : *que d'attraits* (d'Iphigénie.)

Que d'attraits ! que de majesté !
Quel air fier, quelle dignité !

LE COMMISSAIRE.

Messieurs, que veut dire ceci ?

LAISNEZ, *faisant la découpure.*

Air : *ce mouchoir belle Raymonde.*

Oui, je tiens la ressemblance.

LAMONNOYE.

La perruque est-elle bien ?

LE COMMISSAIRE.

Eh ! bien ?

LAMONNOYE, *au commissaire.*

Un moment de patience,
Chut ! c'est l'affaire de rien.

LE COMMISSAIRE.

Comment ! c'est moi ?..

LAISNEZ, *se levant.*

Cet honneur, le plus insigne,
Vous attend avec raison.

(*Il attache la silhouette sur la muraille blanche.*)

LAMONNOYE, *donnant un siège au commissaire.*

Reposez-vous, monsieur...
Un commissaire est bien digne
De figurer au sallon.

LAISNEZ et LAMONNOYE.

Un commissaire est bien digne
De figurer au sallon.

LE COMMISSAIRE.

Voilà bien une folie de peintre, car je suppose que vous l'êtes.

LAISNEZ.

C'est mon coup d'essai.

LE COMMISSAIRE.

En vérité, monsieur, à votre âge...

LAMONNOYE, *l'arrêtant.*

La folie n'a point d'âge...

LE COMMISSAIRE.

Mais il n'e. point question de cela.

LAISNEZ.

Je le sais, vous venez vous plaindre de la sauce de votre dîner.

LE COMMISSAIRE.

Messieurs... Il y a une ordonnance de police... Mais sachons d'abord à qui je parle ?

LAMONNOYE.

Je me nomme Lamonnoye, correcteur de la chambre des comptes de Dijon.

LE COMMISSAIRE.

Vous m'avez l'air d'un raisonneur, monsieur.

LAISNEZ.

Sachez avec la rime accorder la raison, a dit un grand poète.

LE COMMISSAIRE.

Eh ! bien, monsieur, la sottise que vous avez faite, n'a ni l'une ni l'autre.

LAISNEZ.

Cela ressemble à un procès verbal.

LE COMMISSAIRE.

Et qui êtes-vous, vous, monsieur ?

LAISNEZ.

Je suis Alexandre Laisnez.

LE COMMISSAIRE.

Alexandre... J'ai entendu parler quelque part d'un Alexandre...

LAISNEZ.

Legrand ! ce n'est pas moi... Je suis, vous dis-je, Laisnez.

LE COMMISSAIRE.

Le grand ou l'aîné, qu'importe. Votre état ?

LAISNEZ.

Auteur de poésies fugitives.

LE COMMISSAIRE.

Je m'en doutais que vous étiez fugitifs... et votre principal domicile ?

LAISNEZ.

Mon domicile ?

LE COMMISSAIRE.

Air ; *si Pauline est dans l'indigence.*

Oui, Monsieur, votre domicile ?

LA MONNOYE.

Il n'en a jamais eu, je croi.

LAISNEZ.

Vous serez vraiment fort habile,
Si vous découvrez mon chez moi.

LA MONNOYE.

Son corps toujours loge et déloge,
Selon que son esprit résout.

LAISNEZ.

Soit dit, sans faire mon éloge,
On me trouve toujours partout.

LE COMMISSAIRE.

Vous êtes facétieux, monsieur, êtes-vous marié ? êtes-vous garçon ? oh, je vous obligerai bien de répondre *ad rem.*

LAMONNOYE.

Air *dans ce sallon où du Poussin.*

Monsieur vraiment il est du bois
Dont on fait les maris en France.

LAISNEZ.

Mais je ne connais, dans les lois,
Pour épouser, nulle ordonnance.

LAMONNOYE.

Il respecte fort les maris,
Il en est de chers à son âme.

LAISNEZ.

Je couche chez mes bons amis,
Et ne couche point chez ma femme.

LAMONNOYE.

Cela est vrai, j'en suis témoin personnel.

LE COMMISSAIRE, *à Lamonnoye.*

On ne vous parle pas, monsieur. (*à Laisnez.*) Ah vous êtes marié !

LAISNEZ.

Mauvaise conséquence, monsieur, c'est que je ne le suis pas.

LE COMMISSAIRE, *à part.*

Je sais cependant interroger, et ce diable d'homme change toujours l'état de la question. (*haut.*) Enfin, vous convenez, vous-même, que vous n'avez ni feu, ni lieu.

LAISNEZ.

L'expression n'est pas exacte. Dites que j'en change souvent.

LE COMMISSAIRE, *poussé à bout.*

Je vais vous y prendre .. Votre passeport, monsieur.... Ah !

LAISNEZ.

Le voici.

LE COMMISSAIRE.

C'est une lettre, que vous me donnez là !

LAISNEZ.

Lisez.

LE COMMISSAIRE, *lisant.*

Air *du vaudeville des Visitandines.*

« Si vous rencontrez par le monde,
» Certain poète réjoui,
» Portant figure rubiconde,
» Laissez passer, c'est notre ami.
» Quoiqu'on le serre et qu'on le presse,
» Il ne dit jamais son logis ;
» Mais, quoique errant par tout pays,
» Phébus sait trouver son adresse. »

Phébus! je ne connais point de commissaire de ce nom là.

LAISNEZ.

Voyez la signature.

LE COMMISSAIRE, *lisant avec surprise.*

« Le lieutenant général de police.

Ah, ah, ah, ah, je ne puis m'empêcher de rire, c'est le premier passeport de ce genre.

LAMONNOYE, *se levant.*

Vous avez ri; M. le commissaire, vous dînerez avec nous.

LE COMMISSAIRE.

Je suis désarmé... vous vous mettez si généreusement à l'amende qu'il est impossible d'avoir de la rancune.

LAISNEZ.

Vous assisterez au repas des fiançailles de la jeune hotesse de céans.

LE COMMISSAIRE.

Ma foi, messieurs, puisque vous avez noyé mon diner, il est juste que j'accepte le vôtre.

LAMONNOYE.

Vous ne perdrez rien au change.

LE COMMISSAIRE.

Je reste.

SCENE XII.

Les mêmes, Mad. CLAIRET et DOUCERET.

(*Ces deux derniers sont en habits de fête, Douceret donne la main à madame Clairet.*)

MAD. CLAIRET.

Messieurs, quand vous voudrez venir à table.

LAISNEZ.

A table! entendez-vous, M. le commissaire?

LAMONNOYE.

A table! ce mot retentit jusqu'au fond de mon cœur.

LAISNEZ.

Madame Clairet, combien avez-vous mis de couverts?

MAD. CLAIRET.

Vingt. Vous entendez bien, monsieur, que nous avons engagé des témoins, des amis, des parens, des...

LAISNEZ.

Item; M. le commissaire à qui nous déférons aujourd'hui, les honneurs de la présidence.

LAMONNOYE.

Air *Bouton de Rose.*

Pour commissaire,
Avec nous le verre à la main,
Choisi par l'enfant de Cythère,
Il sera de joyeux festin,
Le commissaire.

LAISNEZ.

Allons, mon cher Lamonnoye, fais les honneurs et conduis nous au grand couvert.

(*Douceret passe devant, donnant la main à madame Clairet; Lamonnoye donne la main au commissaire; Laisnez prend sa cassette, en passe le cordon autour de son cou, et se dispose à suivre les autres qui sortent par la porte de coté, à droite.*)

SCENE XIII.

LAISNEZ, NICOLE, *ayant aussi une autre toilette.*
(*Comme Laisnez est sur le point de sortir, Nicole arrive d'un air tout effaré par le fond, court après lui et le tire par sa robe de chambre.*)

NICOLE, *d'un air troublée, et d'une voix mystérieuse.*

M. Laisnez, M. Laisnez.

LAISNEZ, *qui se sent tiré par sa robe de chambre revient à reculons.*

Eh bien? eh bien?.. qu'est-ce que c'est donc que cela?. (*Se retournant*) Ah, c'est vous, la belle enfant... Vous voilà tout effarée, qu'y a-t-il?

NICOLE.

Mon dieu, que vous veut-on?.. c'est un monsieur, tout mystérieux... qui vient de la part de... d'un... d'un ministre, attendez donc, je savais son nom... de M. de Louvois.

LAISNEZ.

Eh bien, faut-il s'allarmer pour cela?.. c'est un convive de plus... je vais l'expédier comme le commissaire. Qu'il monte.

NICOLE, *à part.*

O ciel ! ne lui disons pas tous mes soupçons ; mais j'ai vu au coin de la rue, des gardes, une voiture... je tremble !

LAISNEZ, *revenant du fond, à part.*

Quelqu'un vient... c'est sans doute lui... (*Haut.*) Ma chère Nicole, allez, allez rejoindre la compagnie et votre futur,.. ne parlez de rien, dites seulement que je vais venir; soyez tranquille.

NICOLE.

Oh! mon dieu! c'est que ce monsieur a l'air si grave !

Air *du curé de Pomponne.*

Il m'a fait peur, en vérité,
Tant il paraît sévère.

LAISNEZ.

Eh! n'ai-je donc pas ma gaîté
Pour lui rompre en visière ?
Je veux, j'en ai le projet là,
Qu'il soit bientôt des nôtres ;
On le déridera,
La rira,
Aussi bien que les autres.

Allez, et dites à votre maman, qu'elle n'oublie pas les violons, les fifres, les clarinettes ; grande musique, grand concert pour l'envoyé de M. de Louvois.

(*Nicole sort par la porte à droite ; M. Fautrier entre par le fond.*)

SCENE XIV.

LAISNEZ, M. FAUTRIER.

LAISNEZ.

Si c'est encore quelque corsaire, je tiens ma cassette, et pour cette fois, on ne me l'emportera pas, j'en réponds ; mais que vois-je?.. me tromperais-je? c'est M. Fautrier, l'intendant de ma province !... par quel hasard!...

M. FAUTRIER, *paraissant, deux domestiques le suivent et restent comme deux gardes auprès de la porte du fond.*

C'est moi-même, monsieur ; n'est-ce pas à M. Laisnez que j'ai l'honneur de parler?

LAISNEZ.

A tout autre que vous, je le nierais peut-être; mais dans votre ministère on est si bien instruit... oui, monsieur, je suis Laisnez ; je vous demande pardon, si je vous reçois en robe de chambre.

M. FAUTRIER.

Vous êtes chez vous

LAISNEZ.

Pas du tout, monsieur; mais je viens en voisin.

M. FAUTRIER.

Vous logez ici près apparemment ?

LAISNEZ.

C'est suivant, monsieur, quelque fois près, quelque fois loin ; le matin, je regarde les girouettes et je suis le vent.

Air *de Marianne*.

Sur Pégaze, moi je m'élance,
Et de l'éperon, au hasard,
Autour de Paris je le lance,
Observant tout en vrai Muzard.
Sur le rempart
Du boulevard.
Loin des tréteaux de Thespis je le chasse ;
A mes couplets,
Mille portraits
Viennent offrir leur sottise et leurs traits ;
De Molière, cherchant la trace,
Peu satisfait de mon tableau,
Pour trouver son brilant pinceau,
Je loge au Mont Parnasse.

M. FAUTRIER.

On ne m'a point trompé, monsieur, vous avez l'esprit vif, et cette physionomie annonce encore un homme vert.

LAISNEZ.

Oui, les dames me trouvent le teint frais ; mais cela n'est pas étonnant.

Air : *d'un bouquet de romarin*.

Je regarde sans effroi
Le temps qui m'assiége ;
Si l'hiver pèse sur moi,
Ma gaité l'allége.
Ces cheveux blancs, indiscrets,
Vous disent tous mes secrets ;
On doit avoir le teint frais,
Sous un tas de neige.

M. FAUTRIER.

Je suis chargé, monsieur, de vous faire une visite, de la part de M. de Louvois.

LAISNEZ.

Je n'en suis pas surpris, son altesse royale, monsieur le duc, m'a bien fait inviter à souper... les honneurs me cherchent et je les fuis. Nous ne pourrons jamais nous attraper.

M. FAUTRIER.

(*Avec mystère.*) Sommes-nous seuls, monsieur ?

LAISNEZ.

C'est selon, monsieur.

M. FAUTRIER.

Comment?

LAISNEZ.

C'est que je n'ai de secrets pour personne. Si ce que vous avez à me dire me regarde, peu m'importe qu'on entende ; si c'est le secret de quelqu'autre, alors, nous serons seuls.

M. FAUTRIER, *à part.*

Cette tranquillité ! (*Haut*) Puisque vous le voulez, je

ne mettrai point dans mes recherches le mystère que je me proposais.

LAISNEZ.

Dans vos recherches !

M FAUTRIER.

En deux mots, monsieur, on dit que vous répandez des libelles contre l'état, et je viens vous demander votre portefeuille, pour le remettre au ministre.

LAINEZ.

Qu'entends-je ?...

M FAUTRIER, *à part.*

Soyez persuadé, monsieur, que je sais reconnaître une erreur si elle existe.

LAISNEZ.

Ma foi, monsieur, peu s'en est fallu que les moyens de me disculper ne m'aient manqué... Un maudit corsaire m'a voulu emporter cette cassette.

M FAUTRIER.

Quoi ! cette cassette ?

LAISNEZ.

Cela ressemble à une boëte de marmotte. Eh ! bien, c'est la bibliothèque de mes œuvres et en voici la clef.

(M. *Fautrier prend la clef, Laisnez retourne sa cassette passée en sautoir, sans l'oter et la place sur la table. Il est d'un coté et M. Fautrier de l'autre.*)

M FAUTRIER.

Votre sécurité, je l'avoue, est une forte prévention pour votre innocence.

LAISNEZ.

Permettez seulement que je ne lâche pas. Ouvrez, monsieur, cherchez ; trop heureux quand vous aurez lu quelque bagatelle, si j'ai votre suffrage... Inventoriez....

M. FAUTRIER.

Au hasard, voyons. (*Il tire un papier de la cassette et il lit.*)

Inscription pour être mise sur un pressoir.

LAISNEZ, *riant.*

C'est un libelle... contre l'eau !

M. FAUTRIER, *lisant.*

La fable entre mille plaisirs,
Et mille flots badins, conduits par des zéphyrs,
Fait naitre une Vénus de l'écume de l'onde ;
Que la Grèce murmure, ou que la fable gronde,
Le Champagne, le verre en main,
A l'aspect des pressoirs que sa liqueur inonde,
La fait naitre aujourd'hui de l'écume du vin.

LAISNEZ,

Eh ! bien, monsieur, ces vers sont-ils faits pour allarmer l'état ? mais souvent dans une allégorie dont le titre cache un piége, on peut faire des allusions dangereuses ; visitez chaque pièce.

M. FAUTRIER.

Ces vers, monsieur, me donnent le désir d'en connaître d'autres ; mais ce n'est plus pour y trouver des libelles... Le permettez-vous? (*Il tire une autre feuille et lit* :) » L'Amour Métamorphosé. (*Donnant le papier à Laisnez*) Lisez vous-même, je vous en prie, vous vous en acquitterez mieux que moi.

LAISNEZ, *lisant.*

« J'ai désarmé l'amour, et de tout son bagage
» J'ai pris ce qui pouvait servir à mon ménage ;
» En guise de forets,
» Pour percer mon tonneau,
» Je me sers de ses traits ;
» De son bandeau
» Je fais une serviette ;
» J'ai fondu son carquois pour en faire une assiette,
» Et lorsque, pour goûter du vin vieux ou nouveau,
» Je descends à la cave,
» Ce superbe vainqueur, aujourd'hui mon esclave,
» Porte devant moi son flambeau. »

M. FAUTRIER.

M. Laisnez, je suis enchanté de ma mission, puisqu'elle m'a procuré l'occasion de connaître un homme tel que vous.

Air *prenons d'abord l'air bien méchant.*

De la colère du moment,
N'écoutant jamais le caprice,
J'aime à rencontrer l'innocent,
Et j'aime à lui rendre justice.
Chargé, le matin et le soir,
D'exercer un emploi sévère,
Je suis heureux si je puis voir (*bis.*)
Qu'on a trompé mon ministère. (*bis.*)

LAISNEZ.

Informez vous, monsieur, au marquis de Livri.

M. FAUTRIER.

Vous le connaissez?

LAISNEZ.

Beaucoup et sa table aussi. Excellente! le premier maître d'hôtel du roi! c'est chez lui que je fais de ces dîners dont on parle tant dans le monde littéraire.

Air *de Vadé à la Grenouillère.*

Mon esprit n'a pour aliment
Qu'un peu de gloire et de fumée ;
Mais mon corps, leste et bien portant,
S'est fait une autre renommée.
Pour rendre mes repas plus longs,
Je dine deux fois, dit l'histoire ;
Quand on m'en blâme, je réponds : (*bis.*)
L'estomac n'a point de mémoire. (*bis.*)

M. FAUTRIER.

Cette joyeuse franchise me plait, M. Laisnez, et me décide à ne vous cacher aucun des motifs qui m'ont amené ici... ce n'est plus comme homme public ; mais comme

ami, que je vais vous faire encore quelques questions.

LAISNEZ.

J'y répondrai de même.

M. FAUTRIER.

On vous a calomnié beaucoup, auprès du ministre.

LAISNEZ.

J'en suis étonné, je ne brigue, ni places, ni faveurs,

M. FAUTRIER.

On a cherché non seulement, à dénigrer vos écrits, mais à rendre votre conduite suspecte Le dirai-je enfin? l'on vous cite comme le chef de certaines assemblées secrètes où les lois et le gouvernement ne sont pas respectés. Le ministre est prévenu qu'ici, dans cette maison.. Aujourd'hui même encore.. beaucoup de personnes réunies...

LAISNEZ, *à part.*

Qu'entends-je?... Oh! la bonne idée!.. oui, c'est le seul moyen de répondre à une accusation aussi grave!

M. FAUTRIER, *à part.*

Il paraît embarrassé!.. (*Haut.*) Vous pensez bien, monsieur, que maintenant je suis loin de croire...

LAISNEZ, *se jettant à ses genoux.*

Monsieur, je suis un homme perdu!

M. FAUTRIER.

O ciel! que veut dire...! ces soupçons...

LAISNEZ, *d'un air contrit.*

Vous savez tout, monsieur, mon sort est entre vos mains.

M. FAUTRIER.

Se pourrait-il?..

LAISNEZ.

Mais vos bontés me rassurent, et j'espère qu'en avouant tout ce dont je suis coupable, vous obtiendrez pour moi un généreux pardon.

M. FAUTRIER.

Il n'était donc que trop vrai!

LAISNEZ, *comme un homme désespéré.*

Hélas! oui, oui, c'est le hasard, les amis, je me suis laissé entraîner; mais tout peut encore se réparer, les conjurés...

M. FAUTRIER.

Les conjurés!..

LAISNEZ.

Votre voix, votre éloquence persuasive peut encore les ramener à la raison... daignez les voir, les entendre...

M. FAUTRIER.

Les entendre!

LAISNEZ, *indiquant la porte à droite.*

Il sont ici... voilà le lieu de leur rassemblement!

M. FAUTRIER.

Et vous étiez à la tête de ces hommes dangereux?

LAISNEZ.

N'ébruitez rien, je vous en conjure, monsieur, je vais les chercher, les prévenir et les amener tous à vos pieds. (*Il se sauve comme un homme égaré, et entre par la porte à droite.*)

SCÈNE XV.

M. FAUTRIER, *seul.*

Je ne reviens pas de mon étonnement... cet homme dont la physionomie franche et ouverte.. Oh ! comme il m'a trompé ! mais non, je ne le crois pas méchant, les plus coupables, sont ceux qui l'ont égaré, et les seuls qu'il faudra punir! (*Ici l'on entend de grands éclats de rire partant du côté droit.*) Qu'entends-je? pourquoi ces éclats de rire ? (*On entend du coté droit plusieurs instrumens, jouer l'air : Eh, gai, gai, gai, etc. M, Fautrier toujours surpris.*) Que veut dire ceci?.. oserait-on ?

SCÈNE XVI et dernière.

M. FAUTRIER. LAISNEZ, LAMONNOYE, Mad. CLAIRET, NICOLE, DOUCERET, LE COMMISSAIRE, des Ménétriers, des parens, des amis de Mad. Clairet, hommes, femmes, tous en habits de fête, des gands blancs et des bouquets.

Marche composée dans l'ordre qui suit :

QUATRE MENETRIERS, jouants de différens instrumens.

LE COMMISSAIRE.

LAISNEZ, donnant la main à Mad Clairet.

LAMONNOYE, conduisant Nicole.

DOUCERET, en grande toilette.

Deux hommes portant un grand fauteuil de velour cramoisi; le reste de la marche est composé des témoins, amis et parens, tous vêtus comme l'étaient il y a un siècle, les bons bourgeois de Paris.

M. FAUTRIER.

Que vois-je? quelle musique! et quelle bisarre cérémonie! (*Les deux hommes qui portent le fauteuil, le déposent au milieu de la Scène, et la marche fait dans l'ordre ci-dessus tout le tour du théâtre, en chantant en chœur l'air de la marche du droit du seigneur.*)

Heureux enfans,
Heureux amans,
Fortunés époux,
Brûlez d'une flamme éternelle.
Heureux amans, heureux époux,
Cette fête est pour vous.

M. FAUTRIER, *à part.*

Je ne conçois pas quelle peut-être son idée ?

LAISNEZ.

Monsieur, daignez vous asseoir dans ce fauteuil.

M. FAUTRIER, *à part.*

Ma foi, j'ai plus envie de rire que de montrer de la sévérité; voyons, prêtons-nous à cette fantaisie. (*Il s'asseoit dans le fauteuil.*)

LAISNEZ.

Toi, mon cher Lamonnoye, ici, à cette table; tu feras le greffier, et vous (*à Douceret*) à cette place, vous crierez de temps en temps, silence... Voilà j'espère un tribunal composé dans toutes les règles... les accusés, les voici, moi, messieurs, je suis votre avocat. (*prenant tout à coup le ton d'un avocat.*) de quoi s'agit-il? quel crime ose-t'on vous imputer? d'avoir tenu des assemblées illicites, d'avoir conspiré. Oui, juges nous avons conspiré contre l'ennui, la tristesse et le chagrin... nous avons fait un rassemblement d'amis, de parens, de témoins et nous avons hâté le mariage de cette jeune et innocente victime...

(*montrant Nicole.*)

DOUCERET, *criant.*

Silence!

LAISNEZ, *plus haut.*

Nommerai-je tous les conspirateurs?.. je vois à leur tête M. de Lamonnoye, ami du célèbre Santeuil et comme lui poète joyeux, convive aimable, chansonnier renommé et n'aspirant à l'Académie que pour devenir un jour le doyen de la tontine et l'héritier de tous ses confrères.

DOUCERET, *criant.*

Silence!

M. FAUTRIER, *se levant,*

M. Laisnez vous oubliez...

LAISNEZ.

Rien, monsieur, je n'ai rien oublié

Air, *J'étais gissant à cette place.*

Pour faire une complette orgie,
Ici j'ai rassemblé trois dieux,
L'Amour, Thémis et la Folie,
Tous trois un bandeau sur les yeux.
Que craindrait-on de leur caprice?
Si Bacchus les rend trop joyeux,
Nous avons, pour veiller sur eux,
Le commissaire de police. (*bis.*)

(*Il amène le commissaire par la main, à M. Fautrier.*)

LE COMMISSAIRE, *demi ivre.*

Ce qu'il dit est vrai, monsieur; toutes ces bonnes gens se livrent à d'innocens plaisirs, et je puis attester qu'il ne s'est rien passé ici que les mœurs, la décence et les devoirs de ma charge n'aient duement et amplement approuvé.

M. FAUTRIER, *riant*

Ma foi, je suis forcé, je l'avoue, d'oublier ma gravité et je suis sûr que M. de Louvois, à qui je rendrai compte de ma mission, ne rira pas moins de la manière dont vous

vous êtes justifié. M. Laisnez, la cour vous condamne à me suivre.

LAISNEZ.

Où, monsieur ?

M. FAUTRIER.

Chez moi, à mon intendance. Je ne rencontrerai jamais personne plus digne d'en faire les honneurs. Du reste, laissez-moi le soin de votre fortune.

LAISNEZ.

Oui, pourvu que vous me laissiez ma gaité ; mais différez encore, tous les honneurs du monde ne me feraient pas renoncer à une noce, je me dois aujourd'hui à ces braves gens, et surtout à mon ami Lamonnoye qui pour me voir est arrivé tout exprès par le coche,

LAMONNOYE, *tenant Laisnez bras dessus bras dessous.*

Nous avons ri dans nos revers, prenons garde que la prospérité ne nous aveugle, et ne nous fasse perdre notre bonne humeur.

LAISNEZ.

A qui le dis-tu ? il est des occasions dans la vie, où l'on est bien riche quand on n'a rien.

VAUDEVILLE.

Air *de la ronde de l'Intrigue en l'air.*

LA MONNOYE.

Moi, je veux occuper en paix,
Un coin de la machine ronde,
Et je me fixe désormais
Dans la capitale du monde.
Pour des poètes sans soucis,
Vive Paris, vive Paris.

LAISNEZ.

C'est un enfer que ce Paris,
Dira quelque censeur rigide.
(*D'un ton galant, en regardant toutes les loges.*)
Cet enfer est un paradis,
La beauté partout y préside.
Pour les plaisirs, les jeux, les ris,
Vive Paris, vive Paris.

DOUCERET.

Pour trouver de nombreux amis,
Pour trouver des femmes fidèles,
Pour trouver d'honnêtes maris,
Et d'innocentes demoiselles,
On court en vain tous les pays,
N'y a que Paris, n'y a que Paris.

MAD. CLAIRET.

Nos côteaux sont délicieux,
Et valent les côteaux d'Espagne ;
Nous faisons un rosé mousseux,
Que vous croiriez du vrai champagne
Ah ! pour les bons vins du pays,
N'y a que Paris, n'y a que Paris.

LE COMMISSAIRE.

Plus d'amendes, plus de profits ;
Moi, commissaire en exercice,
Au milieu des charivaris
Je trouve l'ordre et la justice.
Aussi voyez si je maigris...
N'y a que Paris, n'y a que Paris.

NICOLE, *au Public.*

On sait que partout les auteurs,
Malgré leurs efforts et leur zèle,
Tremblent, en livrant aux censeurs
Le sort d'une pièce nouvelle.
Mais, pour la traiter en amis,
N'y a que Paris, n'y a que Paris.

FIN.

15


LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 213 5


LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 213 5